

5/12/2015 - 6ème forum des RASED

Interventions de la salle après la conférence d'**Emmanuelle PLANTEVIN-YANNI**, Psychologue clinicienne et Docteur en Sciences de l'éducation, membre du comité scientifique de la FNAREN.

« Accompagner le passage...pour aller où ? » Lorsque les difficultés des enfants rencontrent la difficulté des adultes à penser le monde dans lequel ils vivent.

Première intervention (inaudible)

Deuxième intervention : Je voulais vous dire merci. Ça fait vraiment du bien. (...) Ça veut dire qu'il faut continuer à lutter. Merci.

Troisième intervention : Je dirais que ça fait écho, hier soir, il y avait Gérard Haddad qui présentait son livre, *Dans la main droite de Dieu*, et c'était vraiment l'explication qu'il donnait au fondamentalisme religieux (qui) rejoignait tout à fait les mots que vous avez pu utiliser dans ces mots « narcissisme » et « manque d'enveloppe ».

Quatrième intervention : (...) je trouve qu'effectivement, quelquefois, on est face à des enfants qui sont dans le déni (...), qui se construisent des certitudes parce que c'est rassurant, qui s'y accrochent et c'est parfois difficile de travailler ça avec les enfants.

Réponse d'Emmanuelle PLANTEVIN-YANNI : Justement, si on se rend compte que ces certitudes, c'est une manière (pour cet enfant) de ne pas se mettre en crise, d'éviter d'être en rupture, on voit bien qu'on ne va pas (pouvoir) les attaquer de manière frontale parce qu'on ne peut pas demander à quelqu'un de se désarmer avant qu'on le protège. On va d'abord le protéger, construire un lieu sûr.

Je pense que c'est important parce que ça remet vraiment au centre du débat, la question du temps. Je sais que dans nos métiers, dans tous les métiers, on nous pressure parce que justement, il ne faut pas penser. Si on se met à penser, ce qu'on fait émerger (c'est pour ça que je parlais de la boîte de Pandore), ça peut nous sauter à la figure. Tout le monde a peur de ça, or, je crois qu'il n'y a jamais de risque à penser.

On peut construire autour de l'enfant un espace de dialogue, de discussion, d'étayage, de réassurance pour qu'il puisse baisser les armes et qu'il puisse se mettre en crise parce que ses certitudes, ses discours, c'est pour se protéger de la crise.

Le problème c'est (qu'on nous dit) qu'il faut éviter les crises. Or, on ne peut pas grandir sans crise, on ne peut pas comprendre le monde sans s'affronter, sans prendre le risque de se mettre en crise. Il faut y aller, mais pour y aller, il faut qu'on prenne attache. Quand je me suis retrouvée à réfléchir à ce que j'allais vous dire, c'était (d'abord) parti tout simplement. Et puis, est tombé cet événement et à nouveau la sidération est arrivée ; il fallait prendre un ancrage parce qu'on ne peut pas penser à partir de rien.

Or, (...) on participe aussi à cette déconstruction des idéologies, des repères, etc.... On ne croit plus nous mêmes, on participe à cette critique, cette suspicion permanente, il y a quelque chose qui s'entretient. On dit tout le temps « oui mais quand même, oui mais quand même... ». À un moment donné, il faut prendre les mots qu'on aime et les habiter et **pas** les lâcher. Si on est convaincu, (qu'on a notre représentation de la justice, (alors) quand on dit « justice », on dit bien « justice ». Quand on dit « égalité », on ne dit pas que c'est une utopie, une illusion, on dit « égalité » parce qu'on sait ce que c'est que l'égalité.

C'est vraiment important (...), en tout cas, c'est ce qui m'aide, alors je vous le transmets : quand j'ai une idée et que je me représente quelque chose d'essentiel pour moi, j'y tiens et ça passe comme ça. Les choses auxquelles on croit, attention, je ne parle pas des croyances, de certitudes enfermantes, je parle de symboles, je parle de valeurs et ces valeurs-là, ce sont elles qui tracent la route. Je crois que toute cette violence qui nous entoure est un appel aux valeurs, même de la part de ceux qui provoquent ces violences. Il faut voir l'humanité au delà de ces réponses simplistes et agressives qui nous sont proposées. La guerre qu'on nous propose est une guerre illégitime parce que ce n'est pas une guerre. (Dans) une guerre, il y a une déclaration de guerre et l'armistice à la fin.

En fait, on est dans l'illégalité, on s'institue, on se donne le droit de tuer. Il y a une réponse en miroir et on devrait tous s'opposer à ça, (au nom) du principe même du respect à la vie et au principe fondateur du renoncement au meurtre. C'est quelque chose de central et je pense qu'on se sent aussi en insécurité parce qu'il y a cette possibilité d'être nié par l'autre en permanence, nié dans notre existence. C'est fondamental : le minimum de sécurité est de savoir qu'on peut avoir le droit de vivre et qu'autour de nous, ce qui organise notre société est là pour nous protéger. Mais nous protéger, ce n'est pas ce qu'on nous propose, je n'ai même pas besoin de vous faire de dessin.

J'avais envie de dire aussi qu'ici nous sommes à la Bourse du Travail et que c'est un véritable exemple de choses qui ont été créées par des gens qui travaillaient pour se donner les moyens de faire face (à ce) qu'il ne comprenaient pas et qu'on leur imposait. C'est quand même ça l'origine des Bourses du Travail. C'est l'origine de l'éducation populaire. On l'a un peu oublié mais ces grands espaces-là ont été construits par des hommes et pour les hommes dans le but de faire en sorte qu'ils puissent prendre en main leur vie. Mais ce n'est pas un hasard si on l'oublie alors que c'est nous qui avons les moyens de prendre en mains nos vies. C'est pour ça que je dis les textes sont beaux. J'ai essayé de lire les circulaires car j'avais des échos au niveau du collège, les gens disaient qu'il y a quand même des « ouvertures » (...). Oui, il y a des mots dans ces textes auxquels je crois qui sont beaux, donc je les prends parce que je les aime et je crée et je construis avant qu'on nous les déconstruise, c'est-à-dire qu'on nous les traduise par des mesures vidées de leur sens parce que si vraiment on prend ces mots : « égalité des chances » au pied de la lettre, ils feront crise. . Et pourtant, c'est bien écrit dans ces nouveaux textes: « rétablir la véritable égalité des chances ».

Cinquième intervention : Si on parle de ce qui est écrit dans les nouveaux programmes du cycle 2 : « les enfants ont le temps d'apprendre », ça va faire mal aussi.

Réponse d'Emmanuelle PLANTEVIN-YANNI : Ça va faire du bien !

Sixième intervention : Je vois dans les classes des règles qui n'en finissent pas. En rééducation, on a des règles qui sont simples et que j'ai un peu transformées en fait. On ne parle pas de négation, je dis : « je prends soin de moi, je prends soin des autres, je prends soin des choses qui m'entourent ». Pour moi, ce sont trois règles, j'appelle ça des lois et je les donne aux enfants et aux enseignants. Si on les met en place, je crois qu'on a peut-être réussi un grand pas (vers la compréhension) des valeurs et que toutes les règles qu'on peut trouver découlent de ces lois pour nous protéger.

Réponse d'Emmanuelle PLANTEVIN-YANNI : Je suis tout à fait d'accord et en même temps, j'aime bien les (proposer) comme une négation. C'est-à-dire l'interdit de se faire mal, l'interdit de faire mal aux autres, l'interdit de s'attaquer, d'attaquer l'autre, l'interdit d'attaquer le cadre. Ce sont ces interdits fondamentaux qui nous permettent d'être libres.

On ne se fait pas du mal, on ne s'attaque pas, ça revient au même. Je pense que la question de la loi pose une limite pour rendre des choses possibles.

Sixième intervention (suite) : quand on voit un enfant en crise, (il est important de) rester très calme, rassurant et dire à l'enfant : « moi adulte, je ne peux pas t'autoriser à te faire mal, je ne peux pas t'autoriser à faire mal aux autres. Je suis là pour contenir ce que tu fais là. »

Réponse d'Emmanuelle PLANTEVIN-YANNI : Un petit truc sur les règles, si vous appliquez toutes les règles, vous faites violence, vous contournez la loi. À l'école, les règles sont sources de violence si on les applique vraiment à la lettre. Donc, elles ne respectent pas la loi fondamentale.

Septième intervention : Je voudrais revenir sur le temps parce qu'après un atelier de philosophie (que j'ai animé) en GS cette semaine dans une classe de 29 enfants, la maitresse (de la classe), catastrophée m'a dit « c'est terrible, j'ai honte pour eux, j'ai honte pour moi et pour toi, ça va être dur ». Je lui ai (répondu que) ça (allait) prendre du temps, (qu'on allait) les accompagner. Finalement, on était rassurées toutes les deux en considérant que c'était une aventure, que c'était un cadre qui proposait quelque chose en rappelant que c'était difficile pour (les enfants) mais qu'on allait continuer. Ce que vous avez dit, ça a raisonné fort.

Conclusion d'Emmanuelle PLANTEVIN-YANNI :

Pour prendre le temps, il faut savoir où on va, avoir une vision et (être) convaincu qu'on va accompagner les enfants vers ce qui nous semble essentiel. Parce que (dans) un atelier philo, on voit bien pourquoi on pense qu'il faut développer la pensée de l'enfant, sa pensée critique, sa capacité à écouter les points de vue. On sait bien vers quoi on l'amène. Quand on parlait des valeurs démocratiques, elles sont là : respect de la pensée de l'autre, diversité, esprit critique, etc...

Donc, on peut prendre tout son temps à partir du moment où l'on sait où l'on va. Le problème c'est que la question du temps, elle met en crise. L'atelier philo (propose) un cadre sécurisé pour que cette crise se développe et que la prise de risque se fasse. On ne veut pas avoir du bon temps, on veut prendre le temps. Et pour ça, il faut savoir où l'on va.

Applaudissements